

## Danser en 2024: deux ballets qui lèvent le voile, à Lausanne et à Genève

OPINION. L'historien de l'économie et des relations internationales Christophe Farquet a été frappé par la résonance du «Rhapsody in Blue» de Giorgio Madia, présenté à Lausanne par le Béjart Ballet, et du «Strong» de Sharon Eyal, dansé par la troupe du Grand Théâtre de Genève. Est-il permis, dans la situation actuelle de 2024, de danser de la sorte?



Capture d'écran de la vidéo originale du «Strong» présenté au Grand Théâtre. — © Staatsballett Berlin



**Christophe Farquet**  
historien, Université de Genève

Publié le 27 juin 2024 à 10:27. / Modifié le 27 juin 2024 à 10:58.

[PARTAGER](#) [OFFRIR L'ARTICLE](#)

Deux chorégraphies de ballet, récemment dansées à Lausanne et à Genève, mettent au jour les aveuglements du passé et leur actualité.

*Rhapsody in Blue* de Giorgio Madia, [présenté à Lausanne par le Béjart Ballet](#), expose, avec une fantaisie pleine de verve, un mouvement d'ensemble sur une musique de Gershwin

composée il y a cent ans, en 1924. Tout n'est que fluidité dans cet enchâssement de tableaux étincelants. Sur scène, les variations se démarquent succinctement pour se dissoudre dans le geste collectif: vêtus de bleu saphir, les danseurs forment une masse unie et liquide, jouant de son corps libre. Alors, l'enthousiasme, en surlignement de la partition, se déverse sans détour sur les spectateurs. L'apogée est littéralement atteint lorsque, à la fin du ballet, une vague humaine hisse à son sommet l'un des protagonistes, une lampe à la main tournée vers le public.

Une célébration du ballet, une danse de la danse: est-ce là tout l'effort de surpassement du chorégraphe invité, ancien membre de la troupe? Mise en contexte, l'œuvre ne dit-elle pas autre chose? Programmé lors de la soirée entre un *Hamlet* sanguinaire et un *Boléro* héroïque, ce bref divertissement ne peut que susciter des questionnements plus profonds, plus lourds, en raison précisément de sa vive fraîcheur. Est-il permis, dans la situation actuelle, en 2024, de danser de la sorte? Ainsi semble s'interroger le chorégraphe, tout en projetant finalement sur son public l'éblouissement aveugle des Années folles, dont la musique de Gershwin reste un illustre témoignage.

Ce ballet entre dès lors en dialogue avec *Strong* de Sharon Eyal, [dansé au même moment par la troupe du Grand Théâtre de Genève](#). A priori, le contraste est saisissant. Dans la pénombre, sur les battements d'une musique électronique, un groupe de danseurs exécute mécaniquement une série de pas saccadés. Chaque geste transpire le meurtre au sein de cette atmosphère aride et rêche, hantée de figures pathétiques, exhibant grotesquement leurs muscles. Aussi est-ce uniquement par l'usage d'une vigueur plus extrême encore, frôlant la désarticulation, qu'un individu parvient exceptionnellement à s'extraire de ce collectif fanatiquement déshumanisé, soudé peut-être par quelque croyance absurde. Evidemment, la chorégraphe israélienne, qui a initialement monté ce ballet à Berlin, ne peut pas ne pas avoir voulu mettre en cause un mouvement totalitaire, dont le groupe de danseurs forme autant les bourreaux que les victimes. Ballet sur l'histoire, sans doute, mais danse de l'existence aussi, comme le signe d'une plaie laissée ouverte par les non-dits; elle finit dans l'extinction, qui est une mort ou la cicatrisation.

Alors que *Rhapsody in Blue* questionne avec malice l'aveuglement persistant d'une illusion, *Strong* désigne brutalement la menace actuelle de la cécité grégaire. Si la première use d'un mécanisme d'amplification, quand la seconde met en accusation, ces œuvres emploient ultimement un procédé de dévoilement qui s'appuie, pour toutes deux, sur la force cathartique de l'art.